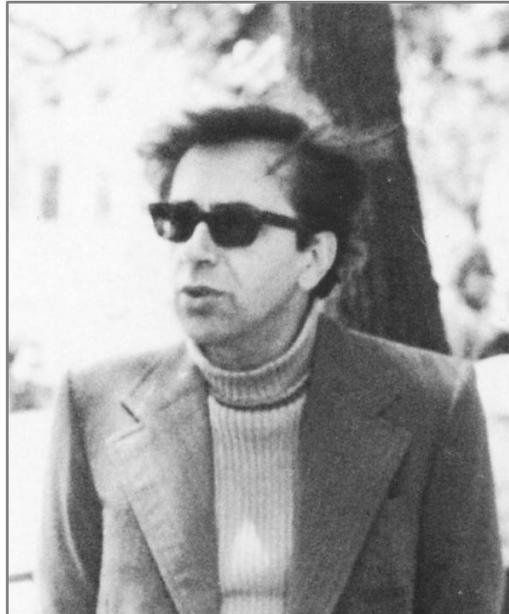


Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Occident



Ismail Kadaré

Je crois qu'il n'est pas nécessaire de présenter Kadaré. Tout le monde le connaît. Tous ses romans ont été traduits et publiés en France, souvent au moment même où ils paraissaient à Tirana. Et ceci grâce à un merveilleux traducteur qui est resté longtemps anonyme : Jusuf Vrioni.

Ce n'est qu'avec la parution de ses *Mondes effacés*¹ qu'on a eu connaissance du destin extraordinaire de cet homme qui avait tout pour avoir une vie brillante d'Européen. Issu d'une famille aristocratique d'Albanie (grand-père ayant combattu pour l'autonomie, père ambassadeur de l'Albanie en France, même Premier Ministre pendant une courte période, mère originaire d'une vieille famille albanaise d'Épire, grands propriétaires terriens, maison à Corfou, appartement avenue Victor Hugo), lycéen à Janson, HEC et licencié en droit, grand sportif, sociétaire du Racing, champion de France de volley-ball avec les *Français Volants*, ami de nombreux membres de la haute société dont les Agnelli, etc. Il revient en Albanie en 1943 après avoir vécu en Italie les premières années de la guerre. Une Albanie qui va vivre quelques années tumultueuses : les Allemands remplacent les Italiens comme force d'occupation, puis la résistance albanaise s'organise: d'un côté les ballistes dont on entendra encore parler dans *le Général de l'Armée morte*, qui sont des nationalistes partisans d'une grande Albanie ethnique devant inclure le Kosovo et qui vont assez rapidement être taxés de fascistes par le Front National de Libération noyauté par les communistes et qui tient la montagne. C'est lui qui va prendre le pouvoir après la guerre. Et progressivement serrer les vis. Vrioni est arrêté en 1947 comme membre d'une grande famille et espion français. Pendant trois ans il va connaître les interrogatoires, les tortures, les « *clapiers humains* » (1 mètre 90 sur 90 cm). Enfin procès public en 1950. Et condamnation à 15 ans de prison. A son grand soulagement, dit-il, alors qu'il est parfaitement innocent. Car il craignait d'être condam-

¹ Voir : *Jusuf Vrioni avec Eric Faye : Mondes Effacés, Souvenirs d'un Européen, édit. J. C. Lattès, Paris, 1998*

né à mort ! Il passe alors par toutes les étapes du système concentrationnaire : prisons encore, camps de travail, puis est libéré en décembre 1959. Vient ensuite une longue période où il travaille comme traducteur tout en restant surveillé très étroitement et toujours traité en vieil ennemi du peuple. Ce n'est qu'en 1985 qu'il arrive, grâce à un infarctus et grâce aux efforts de sa soeur restée à Rome, à sortir du pays une première fois. Et ce n'est qu'à partir des années 90 (Vrioni a 74 ans) qu'il peut sortir de son pays plus souvent, pays qu'il sera d'ailleurs obligé de quitter définitivement lors des troubles de 1997 (à l'âge de 81 ans). Si je raconte cette histoire aussi longuement c'est qu'elle me rappelle un peu, en moins dramatique bien sûr, celle des héros de Virgil Gheorghiu (*25 Heures*). Une vie entière perdue, volée pourrait-on dire, à cause de la folie de notre siècle. Treize ans de prison, de camp, à vivre coupé de tout, coupé des femmes. Plus de 50 ans sans contact avec son frère et sa soeur, ses amis européens, et le plus grave pour lui : la vie, la culture, la civilisation européennes. Et combien de gens, en Allemagne de l'Est, en Hongrie, en Tchécoslovaquie, en Pologne, en Roumanie, ont vécu ce même drame : que de vies volées !

Une fois libéré Vrioni se met à la traduction en commençant par un texte de l'écrivain Migjeni. Et ce sont justement les nouvelles² de ce même écrivain que Kadaré va demander à Vrioni de traduire vingt ans plus tard. Des nouvelles que Kadaré fait précéder d'une volumineuse préface dans laquelle il décrit Migjeni comme un « météore paru dans les lettres albanaises » (il a vécu dans l'entre-deux guerres et est mort à 27 ans. C'est peut-être un grand poète mais je trouve sa prose assez quelconque).

Kadaré prétend aussi que la culture latine et européenne n'a jamais disparu en Albanie malgré l'islamisation ; il fait l'éloge du caractère national et se laisse aller à sa haine des Serbes (disons : des Grands-Serbes). Les Albanais se disent les descendants des anciens et glorieux Illyriens et font valoir leurs liens avec la Grèce de Ho-

² Voir : *Migjeni: Chroniques d'une ville du Nord et autres proses, préface d'Ismail Kadaré: l'irruption de Migjeni dans la littérature albanaise, édit. Fayard, Paris, 1990*

mère. L'Albanais des Montagnes (le Pays des Aigles) est fier, noble, courageux (Robert Escarpit, en préfaçant *le Général de l'Armée morte*, dit de l'Albanais : « *Il est là depuis les temps néolithiques - là il exagère un peu notre universitaire bordelais, ami de Frédéric Dard et expert en San Antonio, la langue albanaise étant indo-européenne, ils ont dû arriver après les temps néolithiques ! - adossé à son rocher, prêt à tirer au fusil, au javelot, à la pierre, sur tout ce qui vient de la mer ou de l'intérieur par les défilés. Chaque rocher en fait naître un et la terre sèche sous eux est gonflée des ossements des armées victorieuses qui ont envahi, asservi, torturé, mutilé, massacré ce peuple sans jamais le conquérir ni le détruire. C'est un peuple semblable à sa langue plus ancienne que celle des héros d'Homère...* »). Pas étonnant dans ces conditions que l'Albanais ait joué un rôle de premier plan dans l'empire ottoman et que les souverains de Stamboul aient apprécié ses vertus guerrières. Mais si l'Albanais est l'aigle, le Serbe lui, toujours d'après Kadaré, s'apparente, étymologiquement du moins, au serpent. Les Serbes ont un complexe d'infériorité sur le plan culturel. L'Albanais, lui, méprise le Serbe et le Macédonien. Il a un peu plus d'estime pour le Monténégrin parce qu'il est fier montagnard comme lui et que d'ailleurs il essaye de l'imiter. Si l'Albanais s'est converti à l'Islam cela a eu l'avantage d'arrêter l'invasion des Serbes. Et lorsque les Serbes, au moment de la formation de la Yougoslavie, ont réussi à mettre la main sur une population albanaise (celle du Kosovo) ils ont eu la joie mauvaise : maintenant c'est nous les maîtres, on va vous en faire voir de toutes les couleurs. Dans *le Cortège de la Noce s'est figé dans la glace*³ qui évoque le soulèvement des Albanais du Kosovo en 1981 et sa répression par les Serbes, Kadaré prend heureusement de la hauteur et son récit devient tragédie. On ne peut s'empêcher de penser à Tchossitch qui, lui, prend la défense des Serbes du Kosovo et plaide la cause d'un Serbe dont la plainte a été étouffée par les autorités qui cherchent à nier les problèmes

³ Voir : *Ismail Kadaré : L'Année noire - Le Cortège de la noce s'est figé dans la neige, édit. Fayard, Paris, 1987*

ethniques en Yougoslavie, un Serbe à qui un Kosovar aurait enfoncé une bouteille dans l'anus ! Il est bien regrettable que d'aussi grands écrivains s'adonnent à ce nationalisme qui nous paraît un peu primaire. Surtout quand on sait comment tout ceci s'est terminé !

Il y a un autre aspect chez Kadaré qui me pose problème. C'est son attitude sur le plan politique. Elle ne me paraît pas très claire. Quels étaient vraiment ses sentiments ? Était-il communiste ? Oui, probablement, mais visiblement il n'approuvait pas l'évolution du régime. *Le grand Hiver* qui devait d'abord s'intituler *l'Hiver de la Grande Solitude*, ainsi que *le Crépuscule des Dieux de la Steppe*⁴ critiquaient les Russes, ce qui était dans la ligne du Parti, puisque l'Albanie avait rompu avec l'Union Soviétique de Krouatchev, mais cela pouvait aussi être considéré comme une critique de tout pouvoir autoritaire. Avec *le Concert*⁵ qui était une véritable satire du système chinois (mais à nouveau écrit une fois que l'Albanie avait rompu avec la Chine) les choses paraissaient encore plus évidentes. Quand Kadaré est venu faire une conférence ici à Luxembourg je lui ai dit qu'en lisant entre les lignes, ce que nous n'étions plus tellement habitués à faire en Occident, on comprenait bien que la critique adressée à la Chine l'était aussi dans une certaine mesure à son propre gouvernement mais que par contre on se demandait pourquoi on mentionnait si souvent le Parti qui semblait au-dessus de toute critique. Il m'a répondu qu'il travaillait dans un pays qui était l'Albanie, que dans ce pays il y avait des lois qu'il fallait respecter et qu'il existait une loi qui interdisait de critiquer le Parti. Et dans sa longue préface aux *Nouvelles* de Migjeni il écrit : « *Sous certaines dictatures terribles et diaboliquement perfectionnées, le métier d'écrivain est une véritable malédiction... Il a choisi d'être écrivain à une époque défavorable, dans une heure d'infortune, par amour de l'art, pour avoir nourri certaines illusions... Peu importe... Il paiera, comme tout un chacun, un premier tribut : le tribut qui lui*

⁴ Voir : *Ismail Kadaré : Le Crépuscule des Dieux de la Steppe*, édit. Fayard, Paris, 1981

⁵ Voir : *Ismail Kadaré ; Le Concert*, édit. Fayard, Paris, 1989

permet de bénéficier de la condition d'écrivain, rançon absolument obligatoire sous de pareils régimes... Concession qui a pu lui paraître facile par rapport à ce feu qui le consume, la passion d'écrire... Mais par la suite, quand il s'aperçoit que ce tribut ne cesse de s'appesantir, qu'il sera contraint de le verser éternellement, de faire des concessions jusqu'à la fin de ses jours, lorsqu'il comprend cela, il se rend compte avec une épouvante accrue que toutes les issues pour s'écarter de cette voie lui sont barrées et qu'il ne lui reste inexorablement qu'un parti à prendre : continuer d'exercer son métier d'écrivain. Le luxe du silence lui est interdit... » Tout est dit. Ou non ?

Il reste pourtant des zones d'ombre. D'abord sur ses relations réelles avec Enver Hodja. En lisant *la Ville de Pierre*⁶ on s'aperçoit que Hodja est originaire de la même ville que Kadaré. Hodja - Kadaré en parle quand il décrit la rencontre de Kroutchev et de Hodja - était quelqu'un de cultivé qui avait voyagé dans sa jeunesse et parlait des langues dont, d'une manière parfaite, le français (alors que Kroutchev était un paysan ignare). Il a donc dû apprécier Kadaré comme il a apprécié plus tard Vrioni pour son travail de traducteur (le pauvre Vrioni a dû se taper la traduction des oeuvres complètes d'Enver Hodja !). Vrioni lui-même dit qu'il sentait chez Kadaré « *la présence d'éléments mystérieux que je ne saurais définir* ». Et lorsque Kadaré, en septembre 1990, après avoir quitté l'Albanie avec sa femme, ayant obtenu comme d'habitude un visa sans aucun problème, demande l'asile politique en France, il surprend tout le monde, moi y compris. Car il est parti à un moment où l'Albanie aurait peut-être eu besoin de lui. Le pays évoluait très vite et comme dit Vrioni : à ce moment-là « *son prestige personnel, dépassant la littérature, était au plus haut* ». Dès la fin de l'hiver 91-92 les étudiants, à la tête d'une foule furieuse, allaient déboulonner la statue en bronze d'Enver Hodja !

Mais tout ceci n'empêche pas Kadaré d'être un très grand écrivain. Et je trouve même miraculeux que cette Albanie si isolée du monde ait pu produire un tel écrivain. Et en plus dans de telles

⁶ Voir : **Ismail Kadaré : Chronique de la Ville de Pierre**, édit. Fayard, Paris, 1985

conditions. Kadaré était obnubilé par la Grèce antique, par la tragédie grecque (voir *Eschyle ou l'éternel Perdant*). *Le Monstre*⁷ est un avatar du Cheval de Troie. C'est d'ailleurs un roman bien étrange. On pourrait presque le classer dans la catégorie science-fiction. Mais c'est aussi un roman sur le mensonge et la terreur politiques. Bien qu'une première version ait été écrite en 1965 il n'a pu être publié qu'en 1990 alors que Kadaré avait déjà quitté l'Albanie. Mais *les Tambours de la Pluie*⁸ constituent eux aussi, d'une certaine manière, une sorte de guerre de Troie, une guerre où Troie triompherait, du moins pour un temps. C'est l'histoire du siège de la citadelle de Kruje par les armées turques en 1448. On y trouve même un cheval qui, comme à Troie, doit aider les assaillants à investir la citadelle : il s'agit de trouver l'aqueduc souterrain qui alimente la ville en eau. Alors on entoure le mur d'enceinte d'une palissade en bois et on y lâche un superbe étalon blanc auquel on n'a rien donné à boire depuis trois jours. Le pauvre cheval, rendu fou par la soif, fait d'abord trois fois le tour de l'enceinte au grand galop, puis cherche à s'échapper, rue contre la palissade, enfin, à la grande inquiétude des assiégés qui l'observent du haut de leurs murailles, commence à gratter frénétiquement le sol de ses sabots et s'écroule finalement, mort d'épuisement, à l'endroit exact où passe le fameux aqueduc.

Mais là il faut que je m'arrête. Pour vous parler d'un héros, le grand héros national, le héros albanais par excellence : Scanderbeg ! Georges Castriote était le fils d'un prince albanais, Jean Castriote, que le Sultan avait soumis par la force (les premières attaques des Turcs contre l'Albanie datent de 1380) et obligé d'envoyer ses fils comme otages à Edirne. Georges a neuf ans, est élevé à la Cour, devient chef militaire mais a la nostalgie de son pays. En décembre 1443, à l'issue d'une défaite subie par les Turcs dans la plaine de Nish, il s'enfuit, abjure l'Islam, organise une rencontre avec les

⁷ Voir : *Ismail Kadaré : Le Monstre, édit. Fayard, Paris, 1991*

⁸ Voir : *Ismail Kadaré : Les Tambours de la Pluie, édit. Fayard, Paris, 1985*

principaux nobles albanais et devient le chef de la guerre de libération. Il lève une armée, organise - déjà ! - une guerre de partisans et fortifie un certain nombre de citadelles imprenables. Il pense d'abord pouvoir se lier aux Vénitiens mais ceux-ci ne sont guère intéressés à une Albanie puissante. De plus ils sont plus ou moins alliés aux Turcs. Il a l'appui du Pape (mais le Pape n'a pas d'armée comme on sait) et va chercher l'aide d'Alphonse de Naples. C'est en 1450 que Murat II assiège Kruje sans succès pendant 5 mois. L'armée turque est continuellement attaquée depuis les hauteurs de la montagne et subit de lourdes pertes. Mais les Turcs ont besoin d'occuper l'Albanie. Ils ne veulent pas seulement contrôler la côte dalmate mais pensent même sérieusement à débarquer en Italie du Sud. C'est pour cela que c'est le fils de Murat, Mehmet II qui va attaquer le pays sans relâche, conduisant les troupes lui-même. Et Mehmet est connu pour sa cruauté : en 1464 après avoir pris deux places-fortes il fait empaler toute la population mâle à partir de l'âge de douze ans ! Et lors de la prise de Constantinople il fait assister les Grands de la ville au massacre de leurs femmes et de leurs enfants et prend part personnellement à la boucherie. Mais Scanderbeg continue à lui résister jusqu'à sa mort survenue sur la Côte, à Lesh, en 1468. Et ses partisans résistent encore pendant 11 ans.

Puis l'Albanie est annexée. Et elle restera turque jusqu'en novembre 1912. Pendant quatre siècles et demi. Et elle sera islamisée. Les Turcs, en se retirant de l'Europe, ont laissé quelques îlots-témoins de la religion musulmane sur notre continent. L'Albanie et les peuples albanais de Serbie et de Macédoine sont l'un de ces îlots, le plus important d'entre eux. Kadaré n'en parle jamais. Tout au plus voit-on comme en passant une pointe de minaret ou un hodja (comme celui de *la Ville de Pierre* qui se crève les yeux pour ne pas voir le communisme). Comment se fait-il que Serbes, Grecs et Roumains aient tous échappé à cette islamisation (à l'exception notable d'une partie des Grecs de Salonique et de ceux de Turquie) ? Est-ce parce qu'ils étaient orthodoxes ? Pourtant, à Constantinople, juste avant la prise par les Turcs, ne disait-on pas : Plutôt le turban

turc que la mitre romaine ? Il faut croire qu'avec le temps ils ont appris à haïr le Turc encore plus que le Pape. Et l'orthodoxie - je l'ai déjà dit à propos de la littérature grecque - est autant l'expression d'une communauté que celle d'une religion. Alors est-ce parce qu'ils étaient catholiques que les Albanais ont offert une moindre résistance à l'islamisation ? Ou y avait-il d'autres raisons ?

Pour la Bosnie Ernst Werner qui a écrit une excellente Histoire des Ottomans (*Ernst Werner : Die Geburt einer Grossmacht - die Osmanen*) donne une explication intéressante : dans ce royaume il y avait encore au XIVème siècle une Eglise de Bosnie réputée hérétique, les Patarènes. Elle devait probablement avoir des liens avec les Bogomiles bulgares, donc avec le manichéisme. Or il se trouve que l'Eglise catholique autorisait l'esclavage et la traite des hérétiques ! Et que l'on trouvait des esclaves patarènes bosniaques tout autour de la Méditerranée. Et certains auteurs prétendent que les paysans patarènes ont préféré, à tout prendre et pour échapper à l'esclavage, se convertir à l'Islam plutôt qu'au catholicisme ! Mais la Bosnie était aussi un pays où l'on extrayait de nombreux minerais. On a donc également importé des techniciens et des artisans turcs. Qui sont restés. Comme ils sont restés en Bulgarie où ils parlent encore aujourd'hui le turc.

D'autres raisons ont dû jouer dans le cas de l'Albanie : l'absence d'une autorité centrale après la chute de Scanderbeg, la volonté politique de la Sublime Porte d'assimiler (comme on dirait aujourd'hui), donc d'islamiser, pour éviter le retour d'une nouvelle révolte (d'autant plus que la position géographique de l'Albanie leur semblait alors particulièrement importante sur le plan stratégique), la situation privilégiée qui était offerte aux Albanais dans l'armée et dans l'administration de l'Empire et qui les amenait tout naturellement à embrasser la religion des vrais croyants.

Mais revenons à notre citadelle assiégée par les Turcs. Après avoir résisté aux assauts des assiégeants pendant tout l'été, les Alba-

nais vont être sauvés par les pluies de septembre. Les tambours de la pluie vont battre toute une nuit. Le lendemain matin les Turcs lèvent le siège. A l'aube le grand pacha qui avait mené leur expédition, Ougourlou Tursun Tundjaslan Sert Olgun pacha, reconnaissant sa défaite, avait versé le poison dans son verre et, après l'avoir bu « *il songea encore à la brièveté de sa vie, à celui à la gloire duquel il avait voué son existence... et à Scanderbeg, son ennemi, qui demeurait en ce monde, alors que son âme à lui s'en allait à travers la pluie...* »

On rencontre souvent la pluie dans les romans de Kadaré. Heureusement que dans *le Concert* on voit deux citronniers installés sur un balcon sinon on pourrait se demander si on est bien dans un pays méditerranéen. *La Chronique de la Ville de Pierre* commence par une nuit d'hiver qui enveloppe la ville de vent, d'eau et de brouillard. Et l'enfant, enfoui sous ses couvertures, écoute le bruit monotone de la pluie qui bat sur le toit de la maison comme elle faisait battre les anciens tambours du siège de Kruje.

La pluie accompagne également le vieux général italien, *le Général de l'Armée morte*⁹, venu chercher dans la boue les corps des soldats tombés en Albanie pendant la dernière guerre. C'est le premier roman traduit par Vrioni, publié en français en Albanie même, avant d'être repris par Albin Michel et qui a d'abord fait connaître Kadaré en France. Il y règne une étrange atmosphère, de mort, de désespoir, de solitude, d'incompréhension. Une incompréhension qui culmine avec cette scène terrible où le général vient prendre part à une noce de village sans y être invité et où une vieille, assise dans un coin, habillée tout en noir, l'observe d'abord, débordant de haine, en marmonnant des paroles inintelligibles, puis sort et revient après un moment, couverte de terre, avec un sac qu'elle jette à ses pieds, au milieu de la noce, un sac qui contient les ossements d'un autre Italien, un général, qui avait fusillé son futur gendre et violé sa fille qui s'était ensuite jetée dans un puits, ce gé-

⁹ Voir : *Ismail Kadaré : Le Général de l'Armée morte, préface de Robert Escarpit, édit. Albin Michel, Paris, 1970*

néral qu'elle avait alors tué elle-même avec son fusil et enterré sous le pas de la porte de sa maison ! Vrioni parle à propos de ce roman de Faulkner, de Kafka et de Buzzati. Personnellement j'aime beaucoup ce roman, et je trouve que c'est l'un de ses plus beaux avec *Avril Brisé*¹⁰.

Ce dernier roman m'a d'abord fait penser aux Islandais et à leur conception de l'honneur qui fait qu'ils préfèrent affronter la mort plutôt que perdre la face. Sur les hauts-plateaux de l'Albanie du Nord règne la « *bessa* », cette notion d'honneur qui couvre à la fois les lois de l'hospitalité, le devoir de venger les morts et le respect de la trêve. Et le tout est réglé par le droit coutumier du Kanoun (le canon grec qui veut dire loi ou droit). Ce qui fait de ces tristes étendues une région où règne la mort, les vendettas innombrables qui ne se terminent jamais et qui déciment les familles. Mais là encore le ciel est au diapason de l'humeur des hommes. Lorsque Gjorg des Berisha est à l'affût derrière un talus pour tirer sur Zef Kryeqyqe, le ciel est crépusculaire, il fait froid et les grenadiers sauvages sont encore couverts de lambeaux de neige. Quand, à la fin de l'histoire, Gjorg est lui-même touché par une balle mortelle - alors qu'au lieu de se mettre à l'abri dans ces tours de claustration qui permettent, pour un moment du moins, d'échapper à la vengeance du mort, il pensait à la belle épouse de l'écrivain qu'il avait entrevue à l'auberge - il y a bien quelques nuages très haut dans le ciel mais un soleil éclatant les transperce et la route sur laquelle il chemine est inondée de lumière. Avec beaucoup d'art Kadaré entrelace l'histoire de Gjorg avec celle d'un couple moderne, un écrivain et sa femme, l'écrivain qui peut-être à l'instar de Kadaré lui-même, admire la *bessa*, le Kanoun, et tout ce que cela signifie, une tradition qui vient de si loin, l'admire d'une manière toute intellectuelle, alors que sa jeune femme, avec sa sensibilité toute féminine, en est profondément choquée, est pleine de compassion pour les victimes, finit par haïr et la coutume et le haut-plateau où elle sévit... et peut-

¹⁰ Voir : *Ismail Kadaré : Avril brisé, édit. Fayard, Paris, 1982*

être même le mari qui lui a infligé, pour son voyage de noces, cette horrible épreuve.

*Le Pont aux Trois Arches*¹¹ a quelque chose en commun avec le pont aux onze arches qui enjambe la Drina chère à l'écrivain bosniaque Andritch¹². Une légende qui nous vient très certainement de très loin, de l'Antiquité, celle d'assurer la solidité d'une construction par un sacrifice humain. Dans *le Pont sur la Drina* on raconte que lors de sa construction on est allé chercher dans la campagne deux enfants jumeaux pour les y emmurer et que leur mère éplorée a demandé qu'on laisse une ouverture dans la muraille pour qu'elle puisse continuer à leur donner le sein. La ballade albanaise, elle, que reprend Kadaré, raconte que trois frères construisaient le mur d'une forteresse lorsqu'ils décident que l'une de leurs femmes (et cela va être comme par hasard la femme du plus jeune) devra être emmurée pour assurer, là encore, l'inviolabilité de la citadelle. Et elle aussi demandera à ce qu'on lui laisse une ouverture pour qu'elle puisse continuer à allaiter son jeune enfant. Mais dans la chronique relatée par le moine Gjorg les choses tournent autrement et c'est un homme que l'on emmure. En se servant de l'ancienne légende et en répandant le bruit que l'homme a accepté de se sacrifier pour de l'argent qui servira à sa veuve. En réalité l'homme a été pris à saboter les fondations et a été assassiné. C'est une histoire de capitalistes avant l'heure, une bataille entre l'entreprise « *Bacs et radeaux* » et l'entreprise « *Ponts et chaussées* », une bataille entre « *lion et crocodile* ». C'est une histoire bien étrange, puisqu'elle se passe au Moyen-Âge. Vrioni disait qu'à sa lecture il était à la fois « *émerveillé et perplexe* ». D'autant plus que l'on vit dans une atmosphère bien inquiétante. Le Grand Turc a saisi les dernières possessions de l'Empereur de Constantinople. Et son grand « *damnateur* » est monté dans sa tour et tend ses paumes en avant tournées vers la grande étendue des Balkans. D'ailleurs l'histoire se termine avec

¹¹ Voir : *Ismail Kadaré: Le Pont aux trois Arches, édit. Fayard, Paris, 1981*

¹² Voir : *Ivo Andritch : Le Pont sur la Drina, édit. Belfond, Paris, 1994*

l'émergence des grandes brumes de décembre qui planent sur la plaine qui s'étend à perte de vue, de sept cavaliers turcs qui arrivent à se frayer un passage jusqu'au milieu du pont, se battent avec les gardes, puis repartent comme ils sont venus, enveloppés de mystère et annonciateurs de grands malheurs.

(2003)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, Littérature de Roumanie et des Balkans.*